



HAL
open science

“ By a Lady ”, signature genrée ?

Anne Rouhette

► **To cite this version:**

Anne Rouhette. “ By a Lady ”, signature genrée?. Genre et signature, dir. Frédéric Regard et Anne Tomiche, collection “Perspectives comparatistes”, Classiques Garnier, p. 189-204, 2018. hal-02385787

HAL Id: hal-02385787

<https://hal.science/hal-02385787v1>

Submitted on 29 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« BY A LADY », SIGNATURE GENRÉE ?

Lorsque paraît *Raison et Sentiments* en 1811, le nom de Jane Austen ne figure pas sur la page de titre : l'auteure du roman se dissimule derrière la formule pseudonymique « By a Lady », utilisée depuis la fin du XVII^e siècle et particulièrement en vogue dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, bien que presque inusitée au début du XIX^e. L'identité d'Austen, révélatrice de son sexe, était toujours inconnue lorsque *Orgueil et Préjugés* fut publié en 1813, signé « Par l'Auteur de *Raison et Sentiments* » (« By the Author of *Sense and Sensibility* ») ; elle ne commença à circuler qu'à l'automne 1813. Sur les quatre recensions dont ces romans firent l'objet (deux en 1812 pour *Raison et Sentiments*, deux au printemps 1813 pour *Orgueil et Préjugés*), trois restent dans le flou lorsqu'il s'agit d'attribuer un sexe à l'auteure. Les pronoms personnels sont évités, des termes masculins à valeur considérée comme « neutre » se voient privilégiés : « the writer » pour la *Critical Review* en février 1812, « the author » pour le *British Critic* en février 1813. L'hésitation se fait clairement sentir dans cette dernière recension, qui ne sait quel terme employer : « this author or authoress ». Une seule (*Critical Review*, mars 1813) choisit nettement le féminin, avec le pronom féminin « she » et le substantif genré « our authoress »¹. Sur quatre critiques, trois n'ont donc pas estimé que la signature « By a Lady » représentait un marqueur convaincant de féminité, d'où le point d'interrogation de mon titre. Cette hésitation est d'autant plus étonnante qu'en ce début de XIX^e siècle, la suprématie féminine sur le roman en Grande-Bretagne semble incontestée, tant dans les faits que par l'affichage genré que peut constituer une signature : jusqu'en 1811, 176 romans portent la signature « By a Lady » alors que 12 seulement sont signés « By a Gentleman »². « Cette branche de la littérature [le roman] paraît à présent presque entièrement accaparée par les dames [*ladies*] », lit-on ainsi dans la *Monthly Review* en 1773³, ce qui est toujours le cas en 1811 : selon *The English Novel 1770-1829: A Bibliographical Survey of Prose Fiction Published in the British Isles*, sur les 84 romans (hors traductions) publiés en 1810, 19 sont anonymes et demeurent non attribués ; 29 portent une signature féminine authentique,

¹ On peut retrouver le texte intégral de ces quatre recensions dans *Jane Austen – The Critical Heritage*, Vol. 1 – 1811-1870, éd. Brian Southam, London, Routledge and K. Paul, 1986, p. 35-47.

² Tous les types de signatures comportant l'indéfini « a » et le nom commun « lady » ou « gentleman » ont été retenus dans ces calculs, qui seront détaillés plus bas : « By a Young Lady », « By a Gentleman of Oxford », etc. Le présent article s'appuie sur une recherche menée dans le catalogue ESTC (English Short Title Catalogue) et dans ceux de la British Library et de la Bodleian Library d'Oxford, jusqu'en 1811, date de parution de *Raison et Sentiments*. Cette recherche a permis la création de deux bases de données portant sur les signatures « By a Lady » et « By a Gentleman » et assimilées, dans lesquelles ont été recensées toutes les œuvres littéraires originales publiées jusqu'en 1811 sous ces signatures, dans les îles britanniques et aux États-Unis. Pour les ouvrages américains, je n'ai tenu compte que des publications présentes dans les catalogues britanniques et donc *a priori* disponibles en Grande-Bretagne, puisque je m'intéresse au rapport entre la perception genrée de ces signatures et la réalité de l'auctorialité sur le sol britannique. Les sites EEBO et ECCO ont également été utilisés pour affiner cette recherche, notamment pour préciser le genre de l'œuvre, ainsi que plusieurs ouvrages, parmi lesquels *Living by the Pen: Women Writers in the Eighteenth Century*, de Cheryl Turner, London, Routledge, 1994 ; et surtout, pour le roman, *The English Novel 1770-1829: A Bibliographical Survey of Prose Fiction Published in the British Isles*, de Peter Garside, James Raven et Rainer Schöwerling, 2 volumes, Oxford, Oxford University Press, 2000. C'est un travail toujours en cours à l'heure actuelle, et les données sur lesquelles s'appuie cet article sont donc incomplètes et pour certaines (attributions surtout) sans doute légèrement inexactes. Néanmoins la marge d'erreur (omissions d'ouvrage, erreurs d'attribution) est minime et ne fausse pas les conclusions de l'étude : les quelques modifications apportées à ces bases de données dans les mois qui ont séparé la journée d'études à Paris IV en novembre 2014 et la fin de la rédaction de ces lignes n'ont fait que confirmer les résultats déjà obtenus.

³ « This branch of the literary trade [the novel] appears, now, to be almost entirely engrossed by the Ladies ».

16, sans signature ou signés d'un pseudonyme féminin, ont été attribués à des femmes, et deux, non attribués, portent une signature genrée féminine (« By a English Woman » et « By Miss H— ») ; 12 portent une signature masculine authentique et six, sans signature ou signés d'un pseudonyme masculin, ont été attribués à des hommes. La perception genrée qu'entraîne (ou que devrait entraîner) la signature correspond donc bien au sexe biologique des auteurs⁴.

Pourtant, en 1770 déjà, dans la recension d'un ouvrage signé « by a Lady »⁵, le *Gentleman's Magazine* croyait devoir apporter la précision suivante : « Puisque parmi d'autres supercheries littéraires, cela fait longtemps que des auteurs ont pris l'habitude de se faire passer pour des dames [ladies] et d'écrire comme elles, il convient d'informer nos lecteurs que ces sermons proviennent véritablement d'une plume féminine »⁶. L'impression donnée ici est que cette supercherie représente une pratique largement répandue, dans le domaine du roman comme ailleurs, d'où l'incertitude témoignée par la critique en 1812 et 1813 sur le sexe de l'auteur(e) de *Raison et Sentiments*. Le caractère banal de cette incertitude se manifeste également dans la réaction d'un ami d'Henry Austen, à qui ce dernier, sans dévoiler l'auctorialité de sa sœur, demandait facétieusement ce qu'il avait pensé d'*Orgueil et Préjugés* : « c'est bien trop intelligent pour avoir été écrit par une femme »⁷. Pour résumer un peu brutalement la situation en 1811, on pourrait écrire que le roman est perçu comme un genre dont les auteurs sont des femmes qui sont en fait souvent des hommes. Or, s'il est exact que certains hommes utilisent cette signature, il s'avère que leur nombre est infime : sur 443 occurrences de la signature « By a Lady », le tiers, soit 147 ouvrages, est attribué à des femmes, contre 10 (2,26%) à des hommes, pour certains sans certitude. C'est encore plus flagrant dans le genre romanesque, où sur 176 romans signés « By a Lady », trois seulement ont été attribués à des hommes, dont deux de façon sûre, contre 60 à des femmes (1,7% contre 34,09% !). Les quelques cas de travestissement littéraire (Oliver Goldsmith écrivant sous le nom de « Mrs Stanhope » dans *The Ladies Magazine* à partir de 1759, ou William Beckford usant de signatures féminines fantaisistes comme « Jacquetta Agneta Mariana Jenks » en 1797) ne suffisent pas à justifier le doute qui vient presque systématiquement porter sur une signature genrée féminine. Même quand la féminité de l'auteure est affichée et réelle, celle-ci est *a priori* mise en doute, l'auctorialité, sans parler de l'autorité, restant par définition masculines. Cette contamination du féminin par le masculin et le lent cheminement vers ce

⁴ Les auteures dominaient le marché du roman au début du XIX^e siècle en Grande-Bretagne, ce qui n'était pas le cas en France, époque où les femmes représentaient moins du quart des auteurs de romans (à ce sujet, v. Martine Reid, *Des Femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, p. 134 notamment). Pour la perception du roman comme un genre associé aux femmes en Grande-Bretagne, v. par exemple l'article de Stephanie Ekroth « Celebrity and Anonymity in *The Monthly Review's* Notices of Nineteenth-Century Novels », dans *Women Writers and the Artifacts of Celebrity in the Long Nineteenth-Century*, éd. Ann R Hawkins et Maura Ives, Farnham and Burlington, Ashgate Publishing, 2012, p. 13-31.

⁵ *I. Seven Rational Sermons: On the Following Subjects, viz. I. Against Covetousness. II. On the Vanity of this Life. III. Against Revenge. IV. Of Mirth and Grief. V. The Cruelty of Slandering Innocent, and Defenceless Women. VI. The Duty of Children. VII. Advantages of Education. Written in England, By a Lady, the Translatress of Four Select Tales from Marmontel*, titre le plus souvent abrégé en *Sermons Written by a Lady, the Translatress of Four Select Tales from Marmontel*. L'auteure en est Miss S. Roberts.

⁶ « As among other literary frauds it has long been common for Authors to affect the stile and character of ladies, it is necessary to apprise our readers that these sermons are the genuine productions of a female pen. »

⁷ « it is much too clever to have been written by a woman. » Cité par Park Honan dans *Jane Austen: Her Life*, London, Weidenfeld, 1987, p. 320.

qu'on peut appeler non un passage mais une usurpation d'autorité constitueront les fils conducteurs de l'étude historique de la signature « By a Lady » que je voudrais proposer ici.

La disparition du nom propre de l'auteur n'est bien sûr pas remarquable en soi dans la mesure où l'anonymat est une norme largement répandue plutôt qu'une exception dans les îles britanniques jusqu'au milieu du XIX^e siècle, voire au-delà⁸ ; très peu d'auteurs, hommes ou femmes, n'eurent jamais recours à l'anonymat ou au pseudonymat à un moment où à un autre, pour un certain nombre tout au long de leur carrière et ce même après la révélation de leur identité (Richardson ou Burney par exemple). Les pratiques sont extrêmement diverses et il est impossible de proposer une seule explication à ce phénomène, qui mêle des raisons socio-culturelles générales et des motifs propres à chaque auteur⁹. Le recours à l'anonymat concerne tous les types d'ouvrages publiés, et il se retrouve aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Cet anonymat peut être « pur », avec un blanc à la place du nom d'auteur, ou il peut s'appuyer sur une formule pseudonymique s'articulant autour d'un nom commun. Le plus souvent genré¹⁰, celui-ci met alors en avant soit la masculinité de la figure auctoriale (« By a Gentleman », etc.), soit sa féminité, avec surtout « By a Lady » et ses dérivés et synonymes : « By a Young Lady », et, beaucoup moins fréquemment, « By a Woman », voire « By a Female ». Cette formule est souvent utilisée pour une première publication avant de laisser la place au très fréquent « By the Author/ Authoress of... » pour des publications ultérieures, comme chez Austen, et ce de manière beaucoup plus nette à la fin du XVIII^e qu'un siècle plus tôt : Anne Finch et Mary Astell signent plusieurs fois « By a Lady » entre 1696 et 1713. Dans une formule de ce type, un jeu se crée entre la détermination que suppose la signature comme marque d'auctorialité et inscription d'autorité d'une part, et l'indétermination de l'article indéfini et du nom commun qui remplace le nom propre de l'autre¹¹. Alors que la signature appartient à « ces signes [d'identité qui] indiquent les caractéristiques d'un individu de sorte qu'on puisse le reconnaître »¹², une formule comme « By a Lady » établit l'auteure présumée comme membre d'un sexe et/ou d'une classe sociale déterminés ; une confusion intervient entre les deux sens contradictoires du mot « identité », ce qui constitue la singularité de l'individu, mais aussi ce en quoi il est semblable à un autre. Contrairement à l'anonymat

⁸ V. James Raven, « The Anonymous Novel in Britain and Ireland, 1750-1830 », dans *The Faces of Anonymity: Anonymous and Pseudonymous Publication from the Sixteenth to the Twentieth Century*, éd. R. J. Griffin, New York and Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003, p. 141-166.

⁹ Ils sont en outre nombreux, hommes ou femmes, à utiliser plusieurs signatures différentes sans raison apparente, comme Ann Radcliffe ou Eliza Haywood. La signature varie parfois selon le genre de l'ouvrage publié : Mary Wollstonecraft signe de son nom sa *Défense des droits de la femme* (1792), un essai, et ses *Lettres de Scandinavie* (1796), un récit de voyage, mais pas son roman *Mary* (1788).

¹⁰ On trouve également « By a Person of [Quality, Sussex...] » de manière assez fréquente, mais beaucoup moins que les formules genrées.

¹¹ Ce caractère d'indétermination explique pourquoi je n'ai pas retenu les signatures laissant supposer l'existence d'un nom propre dissimulé correspondant à un individu précis, comme dans l'exemple suivant : *Love in Distress, or, The Lucky Discovery ; A Novel written by the Honourable Lady **** 1697). Ce genre de signatures est au demeurant assez rare en Grande-Bretagne.

¹² Béatrice Fraenkel, *La Signature. Genèse d'un signe*, Paris, Gallimard, 1992, p. 8.

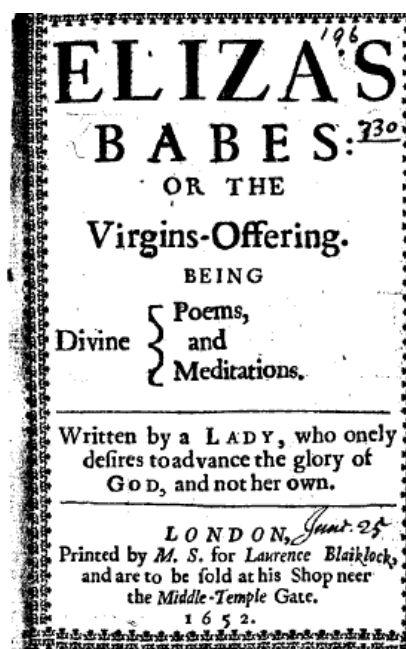
« pur », ce type de signature met en avant l'auctorialité de son auteur (« by ») tout en effaçant la personne de l'auteur, l'auteur-individu, et ce que cet auteur soit un *gentleman* ou une *lady*.

Cela étant, les formules « By a Gentleman » et « By a Lady » n'opèrent pas exactement de la même manière, comme on le comprend en considérant le sens du mot *lady* dans un dictionnaire contemporain comme l'Oxford English Dictionary ou dans un dictionnaire du XVIII^e siècle comme celui de Johnson (1755)¹³. Alors qu'une femme-*woman* existe par elle-même et que le mot *woman* possède une valeur générique, *lady* s'entend tout d'abord dans un sens social et hiérarchique, en relation avec le rang d'un homme, mari ou père ; être ou non une *lady* dépend donc de la position d'un homme, relation de subordination bien sûr absente de la définition de *gentleman*. Ce premier sens s'accompagne néanmoins d'une certaine idée d'autorité, puisque cette *lady*, terme pris ici comme l'équivalent féminin de *lord*, occupe un rang élevé dans la société et qu'elle se tient à la tête de la maisonnée. Dans un deuxième temps, *lady* désigne une femme illustre par ses qualités propres et/ou par son rang (la distinction est assez floue dans les citations données par Johnson par exemple), et enfin l'acception du substantif s'élargit : *lady* devient un synonyme élégant, poli, courtois, respectable, etc., de *woman*, et peut théoriquement s'employer pour toutes les femmes indifféremment de leur rang social ou de leurs qualités plus ou moins remarquables. À ce stade, l'idée d'autorité a complètement disparu. Les valeurs positives qui viennent peu à peu caractériser le terme de *lady* se voient contrebalancées par les valeurs négatives connotées par celui de *woman*, substantif pourtant générique auquel viennent s'attacher des connotations peu flatteuses, voire grossières, comme le montre l'une des citations proposées par Johnson pour illustrer ce sens : « J'espère pouvoir parler des femmes [*women*] sans offenser les dames [*ladies*] »¹⁴. L'élargissement apparent de la portée du terme se double donc en fait d'une restriction dans la mesure où *lady* ne viendra plus désigner qu'une féminité acceptable, polie, raffinée, une quintessence de la féminité dénuée de toute autorité telle qu'elle se construit en Grande-Bretagne dans le courant du XVIII^e siècle, féminité qui, pour le dire schématiquement, représente une forme de négation, un effacement de la femme-*woman*, la femme biologique, dont le corps en particulier est considéré comme quelque chose de honteux. Par contraste, si *gentleman* est également un terme utilisé par courtoisie pour parler d'un homme, le radical *man* y est toujours bien présent, alors que *lady* a presque entièrement effacé *gentlewoman* : la masculinité biologique n'a elle pas été gommée du mot. Reste à étudier en quoi ces différences influent sur les questions d'autorité et d'auctorialité, ce que je vais essayer de faire en me concentrant particulièrement sur la perception de la signature « By a Lady » et sur l'horizon de lecture qu'elle conditionne, en insistant entre autres sur l'évolution historique.

¹³ La définition de Johnson est disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://johnsonsdictionaryonline.com/?p=13866>.

¹⁴ « I hope I may speak of women without offense to the ladies », citation tirée de *The Guardian*, période éphémère publié en 1713. Curieusement, Johnson passe de la sous-entrée 2 à la sous-entrée 4 sans l'intermédiaire d'un quelconque 3. Il s'agit bien évidemment d'une coquille qui fut corrigée dans les éditions suivantes, mais il n'en reste pas moins qu'un blanc survient au cœur de la définition du terme, un manque, comme s'il y avait une impossibilité à définir précisément ce qu'est une *lady*, comme si quelque chose échappait forcément dans la définition de la féminité telle qu'elle est associée au mot *lady* ou même, comme je l'avancerai plus bas, comme si le terme n'avait tout simplement pas de sens.

Le double mouvement d'affirmation et de négation relevé plus haut à propos des signatures par formule pseudonymique apparaît nettement dès la première utilisation de la signature « By a Lady » en 1652 (à ma connaissance) : *Eliza's babes; Or, The Virgins [sic] Offering*, dont la page de titre est reproduite ci-dessous¹⁵ :



Il s'agit de poèmes et de méditations sur des thèmes religieux, écrits par une *lady* restée anonyme que l'on connaît sous le nom d'Eliza. On peut bien sûr voir dans cet anonymat la marque d'une pudeur féminine plus ou moins introjectée, une volonté de soustraire son nom à la vue du public, mais la signature même avance une autre raison : la dogmatique chrétienne (« who only desires to advance the glory of God and not her own »). L'ouvrage vise à l'exaltation de Dieu et non à celle de son auteure, et signer de son nom serait commettre un péché d'orgueil¹⁶. Dès la première occurrence de la signature « By a Lady », le retrait de l'auteure est expliqué, rendu visible, affirmé, peut-être un peu trop, comme le suggèrent d'autres éléments comme la mise en page de cette page de titre et le jeu par lequel différents termes entrent en résonance : le prénom féminin « Eliza » est imprimé en beaucoup plus gros que le reste, tout en haut de la page (pour nous qui connaissons l'auteure sous ce nom, c'est celui-ci qui apparaît en premier, en position d'autorité) ; le nom *lady* est en majuscules, comme *God*, avec lequel il est mis sur le même plan ; plus exactement, *God* est en position de dépendance syntaxique puisqu'il appartient à une subordonnée relative dont *lady* est l'antécédent ; enfin, *lady* en anglais est également le terme employé pour la Vierge Marie, évoquée dans le titre du recueil (« Virgins offering »). Le jeu entre profane et sacré est de plus accentué par l'adresse de l'éditeur, sis, par un heureux hasard, près de « Middle-Temple Gate » – littéralement, la porte du Temple du Milieu. Tout

¹⁵ Source : EEBO.

¹⁶ V. Béatrice Fraenkel, *op. cit.*, p. 228.

cela entraîne un brouillage que *woman* ou *person* n'aurait pas provoqué, avec une mise en valeur de la figure auctoriale féminine que la formule pseudonymique prétend pourtant vouloir effacer.

L'histoire de la signature « By a Lady » d'Eliza à Jane Austen retrace la longue et lente évolution par laquelle l'auteur femme se voit peu à peu dépossédée de cette part d'autorité et d'auctorialité. Entre 1652 et 1811, 443 ouvrages littéraires furent publiés, tous genres confondus, avec le mot *lady* dans la signature, sans tenir compte des traductions, des anthologies de morceaux choisis pris chez d'autres auteurs ou des paroles de chansons. À ce terme peut s'ajouter un certain nombre de détails qui accroissent la précision de ce qui reste par définition imprécis puisqu'anonyme. Une dizaine de *ladies* indiquent ainsi leur origine géographique, comme cette « lady of Shropshire » qui signe le roman *Love and Avarice* en 1748, alors qu'une américanisation se dessine plus tard dans le siècle avec des *ladies* du Connecticut ou du Massachusetts essentiellement. Vingt-trois *ladies* insistent sur leur rang social : elles sont distinguées, de qualité, voire de grande qualité ou de rang élevé (« of Distinction », « of [high] Quality », « of Rank »), et ce surtout jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. On peut en effet discerner une évolution chronologique dans l'indication des critères sociaux, correspondant à l'élargissement de la portée du sens précédemment noté : si au tout début du XVIII^e siècle, Anne Finch, comtesse de Winchilsea, peut signer « By a Lady » au premier sens du terme (elle est bien « lady Winchilsea »), tout comme lady Mary Wortley Montague en 1733, on ne compte plus que six « ladies of quality » ou autres (deux « Ladies of Distinction », une « Eminent Lady » et une « Lady of Fashion ») après 1780 : la dimension sociale, qui était associée, on l'a vu, à une forme d'autorité, la *lady* étant la maîtresse du domaine, n'est plus immédiatement perçue à la fin du siècle.

Cette précision-là disparaît, au profit d'une autre, l'âge. À mesure que le siècle avance, la jeunesse de la *lady* se voit mise en avant : 82 *ladies* ajoutent l'adjectif « young » à leur signature (aucune « old » ou « elderly »¹⁷), dont seulement 29 avant 1770 ; la proportion est la plus grande dans les années 1770 et 1780, avant de décroître légèrement. La jeunesse est parfois plus théorique qu'avérée, comme avec le roman *Les Amours de Bosvil et Galesia*, paru en 1713 avec la signature « By a Young Lady » alors que son auteure, Jane Barker, née en 1652, est âgée de 61 ans. Il s'agit d'une stratégie publicitaire de son éditeur peu scrupuleux, Edmund Curll, pour qui la signature était un instrument « marketing » important ; il est ainsi l'un des 10 hommes à avoir utilisé la signature « By a Lady » (pour *Some Private Passages of the Life of Sir Thomas Pengelly, late Lord Chief Baron of the Exchequer*, 1733). Cette signature peut s'accompagner aussi de l'indication « first attempt », premier essai, alors que pour les poèmes, il peut même s'agir d'improvisation : quelques jeunes *ladies* s'expriment « *ex-tempore* », de manière impromptue, soulignant la dimension orale associée à l'écriture féminine ; la signature « By a Young Lady » devient donc gage de spontanéité et de manque d'expérience, euphémismes pour désigner un manque de réflexion et tout simplement de sérieux. Un horizon de lecture se dégage : on s'attend à ce que les œuvres signées « By a Young Lady » comportent un certain nombre de caractéristiques qui s'appliquent de plus en plus à la signature « By a

¹⁷ Une auteure fait tout de même valoir ses 90 ans sur la page de titre d'un livre de contes pour enfants en 1810.

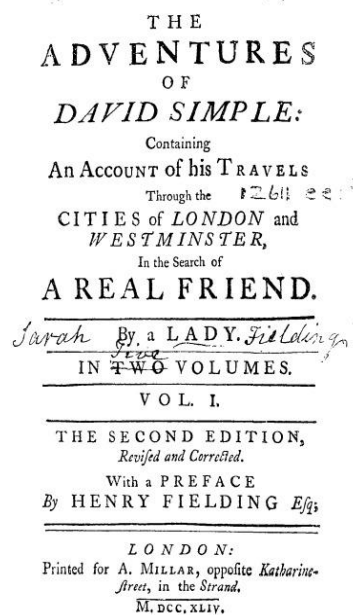
Lady » – rappelons que cette signature est utilisée à partir du début du XVIII^e siècle pour une première publication avant de laisser la place à « By the Author[ess] of... ». Sur l'ensemble de la période et au-delà, les critiques assimilent ainsi l'écriture féminine à l'aisance, la grâce, la vivacité d'un certain bavardage, la simplicité et la spontanéité, termes condescendants qui marquent leur « indulgence » envers des récits souvent décousus, sentimentaux, invraisemblables et bourrés de fautes de grammaire ; l'œuvre d'une *lady* peut être plaisante, voire instructive¹⁸, mais elle est vue avant tout comme source de distraction, ce qui explique peut-être pourquoi certaines femmes comme Frances Burney, Ann Radcliffe ou Mary Wollstonecraft n'eurent jamais recours à cette signature. Enfin, vers la fin du XVIII^e siècle, la santé de la *lady* peut devenir chancelante : cinq d'entre elles sont mêmes mortes (« By a [Young] Lady Recently Deceased », la première occurrence datant de 1785), ou bien elle peut souffrir d'une maladie qui se prolonge et n'augure rien de bon (« a lingering illness » en 1808). S'articule ainsi explicitement à la fin du siècle une construction rhétorique de la *lady*, et partant de l'auteur au féminin, où se mêlent jeunesse (et les connotations négatives que cela entraîne, frivolité, manque d'instruction et d'expérience) et fragilité (voire faiblesse, physique mais aussi intellectuelle), construction à l'opposé de toute position d'autorité et qui était jusque-là largement implicite ; il n'est pas anodin que cette image de la femme-auteur corresponde précisément à celle de la jeune fille idéale dépeinte dans les livres de conduite très populaires dans les années 1770-1780 comme ceux de James Fordyce ou de John Gregory. Si le terme *lady* est censé assurer une certaine respectabilité sur un plan social, c'est l'inverse qu'il se met peu à peu à connoter sur un plan littéraire.

Outre la signature, la féminité de la *lady* est parfois redoublée dans le périphrase avec d'autres termes féminins comme « the authoress » ou « the translatress » ; il arrive qu'un prénom mythologique, réel, ou inventé, genré féminin, figure au bas d'une dédicace ou d'une préface (Belvidera, Eliza, Ceres...), parfois même le nom complet. Souvent aussi, cette féminité est reprise, voire accentuée dans une préface propitiatoire où la *lady*, jeune ou non, s'excuse d'écrire des pages sans prétention ou se justifie de son auctorialité en se défendant de tout acte d'autorité, grâce souvent à la scénographie récurrente de la femme obligée de surmonter sa réticence à être publiée pour subvenir à ses besoins et souvent à ceux de ses enfants. La courte préface par laquelle Sarah Fielding fait précéder *David Simple* (1744) offre une synthèse parfaite de l'autoportrait de l'auteur au féminin, en présentant le roman comme un « premier essai » (« first essay »), dont le lecteur, espère-t-on, voudra bien pardonner les défauts stylistiques ou les solécismes, et en s'excusant de se lancer dans la publication (« excuse » est le terme employé par Fielding) en arguant des circonstances fâcheuses dans laquelle elle se trouve (« Distress in her circumstances », écrit-elle) : l'auctorialité au féminin est ainsi construite comme une déviation par rapport à la norme, une forme d'empiètement sur le domaine masculin, voire une aberration. Ces justifications semblent aller dans le sens d'une réticence féminine

¹⁸ Les quelques ouvrages sérieux de *ladies* portant sur des sujets historiques ou religieux ont une vocation clairement pédagogique et ne sortent donc pas l'auteure de la sphère privée, comme ces histoires visant à familiariser les enfants avec la Bible en 1787 (*Short Histories transcribed from the Holy Scriptures intended for the Use, Entertainment, and Benefit of Children, and by an Easy Step to introduce Young Minds to an Early Acquaintance with the Bible*).

à assumer une position d'autorité, d'une difficulté pour une femme à se voir publiée dans un XVIII^e siècle qui lui enjoint de rester dans la sphère privée et fait d'elle par essence un être incapable d'écrire. Sans remettre totalement en question cette interprétation, les analyses qui vont suivre permettent d'y apporter quelques nuances.

David Simple eut un grand succès et fut réédité dix semaines après la première publication. La page de titre de cette deuxième édition révèle un changement¹⁹ :



La préface de Sarah Fielding a été remplacée par une autre, signée celle-là, dont le nom de l'auteur figure également sur cette page : c'est celui du magistrat (avocat à l'époque) et romancier Henry Fielding, frère de Sarah, auteur alors célèbre entre autres pour *Joseph Andrews* (1742) et soupçonné par certains d'avoir écrit *David Simple*. Quelles que soient les raisons de cet ajout, l'effet produit est évident : le nom de famille de l'auteur apparaît bien sur la page de titre, de manière flagrante, mais détournée. Non seulement Sarah Fielding, qui demeure irréprochablement dissimulée derrière le respectable « By a Lady », voit son nom imprimé sur cette page, mais la signature de son frère, figure d'autorité à tous égards, représente également un atout publicitaire non négligeable. Le même phénomène se reproduit en 1792 avec la parution de poèmes signés « By a Lady », présentés comme ayant été revus et corrigés par le célèbre poète William Cowper, la *lady* en question n'étant autre que Frances Maria Cowper, sa cousine. Tout le monde n'ayant pas un auteur célèbre dans sa famille, certaines *ladies* placent leur œuvre sous le patronage d'un écrivain masculin dans le titre même de leur œuvre (ou sous-titre, voire dans la signature même, la démarcation entre ces différents éléments étant assez floue sur la période). Deux auteurs hommes reviennent, Samuel Johnson et Samuel Richardson, deux autorités indiscutables qui ont pu inspirer ou revoir l'œuvre de la *lady*²⁰, ou plus prosaïquement

¹⁹ Source : ECCO.

²⁰ Parmi les œuvres de ce type, on peut mentionner *Anningait and Ajutt; A Greenland tale. Inscribed to Mr. Samuel Johnson, A.M. Taken from the IVth volume of his Ramblers*, « versified by a lady » (Anne Penny, 1761 ; il s'agit d'une mise en vers

servent à la faire vendre, comme avec le roman épistolaire d'une *lady* restée anonyme, *Jessy; or, the Bridal Day. A Novel. After the manner of the late Mr. Richardson (author of Clarissa etc.) but not revised by that Celebrated Writer* (1771), Richardson n'ayant donc rien à voir avec cette publication. Dans un seul cas, à la fin du siècle, et aux USA, c'est le nom d'une femme, Hannah More, qui apparaît dans le titre et agit donc comme figure d'autorité : *The Search after Happiness: A Pastoral Drama; from the Poetry of Miss More*, signé « By a Lady in Connecticut ». À cette exception près, le nom de l'auteur-femme est soustrait au public dans les exemples qui précèdent ainsi que dans certaines co-publications, où le nom masculin est donné et le nom féminin effacé, comme dans *Cupid triumphant ... To which is added, two admirable poems, extracted out of the above letters. I. Eloisa to Abelard. By Mr. Pope. II. Abelard to Eloisa, in answer to it. By a Lady. Never before printed. With several other poems*, publié en 1747 (soulignement ajouté). Le nom de l'auteur-femme est dissimulé, contrairement à celui d'un auteur-homme qui n'est pas *l'auteur* de l'ouvrage, ou ne l'est qu'en partie, mais qui vient *l'autoriser*, agir en garant, lui apporter la caution de son nom. Il faut donc nuancer ce qui était avancé plus haut : certes, le nom propre de l'auteur-femme peut apparaître indirectement et le nom de l'auteur-homme peut agir comme un instrument au service de l'œuvre, mais l'autorité et l'auctorialité restent nettement genrées masculines, et ce sans partage. De même que la signature d'une femme dans la société britannique doit être garantie par celle d'un homme, son mari ou son père, ou que les revenus qu'une femme peut tirer de ses publications sont la propriété de son mari, comme Charlotte Smith entre autres en fera la douloureuse expérience, la signature d'une auteure, même aussi respectable qu'une *lady*, semble dans plusieurs cas devoir être garantie par un auteur homme, à qui l'œuvre appartiendrait. C'est ce qu'implique en outre le fait que les formes masculines *author* ou *writer* soient considérées comme neutres : le concept d'auteur est genré masculin, s'il restait le moindre doute à ce sujet. De fait, le soupçon de travestissement littéraire touche beaucoup moins les *gentlemen* : on ne soupçonne pas une femme d'avoir employé la signature « By a Gentleman ». De ce point de vue-là, une réelle différence existe donc entre l'utilisation des formules pseudonymiques genrées masculines et féminines et le rapport à l'autorité que supposent des signatures comme « By a Lady » ou « By a Gentleman ».

Cela m'amène à une rapide comparaison avec l'utilisation de la formule « By a Gentleman », plus fréquente que « By a Lady » sur la période étudiée : 737 occurrences contre 443. 60 sont des jeunes *gentlemen* (8,14% du total), contre 82 jeunes *ladies* (18,5% du total) : la jeunesse et ses connotations entre autres négatives restent donc associées au féminin. En outre, nombreux sont les *gentlemen* qui précisent l'université où ils étudient ou ont étudié ou la profession qu'ils exercent, avocat (« a Gentleman of the Inner Temple » ou autres) ou médecin (« a Gentleman of the Faculty »), indications bien évidemment interdites aux femmes. Le contraste en termes de genres littéraires est

d'un article de *The Rambler*), ou *The Life and Heroic Actions of Balbe Berton, Chevalier de Grillon*, « Translated from the French by a Lady, and revised by Mr. Richardson » en 1760. Plus indirectement, le texte de Johnson représente une référence dont on peut s'éloigner dans *A Journey to the Highlands of Scotland With occasional remarks on Dr. Johnson's tour*, « By a Lady » (Mary Ann Hanway, 1776).

frappant : un tiers des ouvrages publiés « By A Lady » sont des romans (132 / 443) contre 1,63% des publications de *gentlemen* (12 / 737). Si notre *lady* est bien l'auteur de romans le plus prolifique de la littérature anglophone, les *gentlemen* quant à eux sont surtout essayistes dans le domaine juridique, politique, historique, théologique..., ou auteurs de récits de voyage : une petite quarantaine sur toute la période contre trois signés « By a Lady », le premier en 1776. Le seul cas à ma connaissance d'une femme, ou plutôt de deux femmes, utilisant la signature « By a Gentleman », concerne d'ailleurs un roman présenté sous la forme d'un récit de voyage, *A Description of Millenium Hall, and the Country Adjacent* (1762), signé « By a Gentleman on his Travels » mais œuvre de Sarah Scott et d'une vraie *lady*, lady Barbara Montagu. La signature « By a Gentleman » suscite donc un horizon de lecture bien différent, fait de sujets sérieux, non fictionnels, intellectuels, traités avec l'autorité du savoir et de l'éducation que la mention de l'université ou de la profession ne fait que renforcer, bien loin de la spontanéité, du sentimentalisme, de la frivolité et des fautes de langue attendues d'une *lady* romancière ; l'élitisme d'une œuvre de *gentleman* s'oppose au caractère populaire et vaguement vulgaire d'une publication de *lady*, terme dont la signification, dans une signature, paraît maintenant bien loin du raffinement évoqué plus haut. C'est l'une des raisons pour lesquelles Walter Scott signa ses poèmes de son nom, mais fit paraître *Waverley* (1814) anonymement : il craignait que sa dignité en tant qu'officier du tribunal à Édimbourg ne fût compromise si le public savait qu'il écrivait des romans²¹. Mais cela explique aussi pourquoi certains hommes utilisèrent la signature « By a Lady » pour bénéficier de l'indulgence condescendante d'une partie de la critique et vendre plus facilement des œuvres rapidement écrites, à une époque où le roman devenait un genre très populaire.

« Certains » hommes seulement. Sur 157 œuvres portant la signature « By a Lady » et attribuées, tous genres confondus, 147 (93,63%) le sont à une femme, et 10 (6,37%) à un homme²². Bien sûr, il reste de nombreuses œuvres non attribuées, mais rien ne permet de supposer que le pourcentage changerait, ce qui semble nettement insuffisant pour parler d'une pratique « commune ». Et parmi ces 10 ouvrages ne figurent que trois romans : *Hanover Tales: or, the Secret History of Count Fradonia and the Unfortunate Baritia*, en 1721, attribué sans certitude à Robert Busby²³ ; *The Pathetic History of Egbert and Leonora* (1792), signé « By a Young Lady, Author of the Death of Cain » et œuvre de William Henry Hall, qui avait déjà utilisé cette signature pour son poème « The Death of Cain » ; et *Villero; or, The Fatal Moment* (1790), par Henry Whitfield. Et pourtant, on l'a vu, à partir des années 1770, un doute tenace s'installe sur le sexe de la *lady*, doute encore moins

²¹ Paradoxalement, c'est lui qui dans la tradition britannique, rendit le roman respectable en en faisant un genre « masculin » (v. Ina Ferris, *The Achievement of Literary Authority : Gender, History, and the Waverley Novels*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1991).

²² À cela s'ajoute un exemple (je n'en ai pas trouvé d'autre) d'un homme employant la signature « By a Woman of Quality », James Ralph, auteur en 1742 de *The Other Side of the Question: Or, an Attempt to Rescue the Characters of the Two Royal Sisters Q. Mary and Q. Anne out of the Hands of the D---s D--- of ---*

²³ Ce roman, publié sous le titre *The German Atalantis* en 1715, est en outre présenté comme une traduction, ce qui constituerait une double supercherie si l'attribution à Busby est exacte. Celle-ci est avancée par Kathryn R. Ring dans « The Novel before Novels (with a Glance at Mary Hearne's Fables of Desertion) », dans *Eighteenth-Century Genre and Culture: Serious Reflections on Occasional Forms*, éd. Dennis Todd et Cynthia Wall, Newark, University of Delaware Press, 2001, p. 56.

compréhensible dans le cadre du roman. Les chiffres correspondant aux « changements de sexe » (un homme signant « By a Lady », une femme signant « By a Gentleman ») sont en fait si infimes que les pourcentages ne signifient pas grand-chose, sinon que la contamination du féminin par le masculin évoquée dans l'introduction tient du mythe. Oui, les *ladies* sont bien des femmes, et oui, « By a Lady » devrait être une signature genrée, et pourtant elle n'est pas perçue comme telle. Tout se passe comme si la signature « By a Gentleman » était gage de masculinité et que la signature « By a Lady » était signe d'incertitude. Le mot *lady* a bien effacé la femme biologique, tout en perdant les valeurs positives relevées plus haut²⁴ puisqu'un bon roman comme ceux de Sarah Fielding, de Frances Burney et de Jane Austen sera presque systématiquement attribué à un homme. À la fin du XVIII^e siècle, la signature « By a Lady » n'est plus marque d'auctorialité et encore moins d'autorité ; c'est un référent vide, un signifiant qui ne renvoie plus à rien et n'a finalement pas de signifié, ce qu'exprime admirablement la définition manquante dans le dictionnaire de Johnson (v. n. 14).

Revenons pour terminer à la plus célèbre des *ladies*, Jane Austen, grande lectrice de romans et parfaitement au fait de tout ce qui touchait au marché littéraire de son époque. Son choix de signer *Raison et Sentiments* par la formule « By a Lady » constitue une anomalie. En effet, non seulement les deux premières décennies du XIX^e représentent une période dans les îles britanniques où la part de publications anonymes décroît nettement²⁵ avant de repartir à la hausse, mais en outre, la signature « By a Lady » elle-même, on l'a dit, avait perdu de son attrait, particulièrement dans le domaine romanesque : autant de romans signés « By a Lady » sont publiés en 1759 et en 1811 alors que la production romanesque avait entre-temps presque triplé, et aucun en 1810. En termes « marketing », la *lady* ne vend plus. Il n'est pas difficile de voir une certaine ironie dans le choix d'Austen : je dis que je suis une *lady*, ce qui va déclencher un doute sur le fait que je sois une femme alors que j'en suis bien une. On peut voir en ce choix ironique une simple facétie, ou bien une marque de résistance à l'impossibilité faite aux femmes de se penser comme auteures, voire une dénonciation de l'usurpation dont elles sont victimes, puisque l'affirmation même de leur féminité suffit à les déposséder de leur autorité, de leur auctorialité, voire de leur identité en tant que femmes. *Raison et Sentiments* s'ouvre par le récit magistral et féroce ironique d'une semblable spoliation, par laquelle une communauté de femmes, Mrs Dashwood et ses filles, se voit forcée de quitter leur demeure. S'inscrivant par sa signature dans une tradition familiale puisqu'une cousine de sa mère, Cassandra Cooke, avait signé

²⁴ Tout aussi étonnant est le fait qu'aujourd'hui encore, un certain nombre d'écrits spécialisés sur la période reproduisent dans une moins mesure le même discours et continuent à présenter ce travestissement littéraire comme répandu, citant toujours le même exemple, celui de Whitfield ; v. par exemple l'entrée sur les pseudonymes dans *The Feminist Companion to Literature in English, Woman Writers from the Middle Ages to the Present*, de Virginia Blain, Patricia Clements et Isobel Grundy (New Haven, Yale University Press, 1990), le livre de Cheryl Turner, *Living by the Pen* (op. cit.) et l'article de James Raven déjà cité.

²⁵ Selon les travaux de James Raven (art. cit.), plus de 80% de tous les romans publiés entre 1750 et 1790 le furent de façon anonyme. Pendant les années 1790, ce nombre tomba à 62%, et à moins de 50% dans la première décennie du XIX^e siècle, avant de repartir à la hausse dans les années 1820 où l'anonymat concerna presque 80% des romans publiés ; la pratique se maintint dans la deuxième moitié du XIX^e. Thomas Hardy par exemple publia ses premiers romans anonymement en 1871 et 1872.

Battleridge: An Historical Tale, founded on Facts par la formule « By a Lady of Quality » en 1799, Austen peut alors marquer par son choix une forme de ré-appropriation du nom commun *lady*, une affirmation d'autorité au féminin, non pas en tant qu'auteur-individu, mais en tant que membre d'une communauté de femmes. Elle proposerait ainsi, à sa manière comme toujours détournée, une redéfinition de l'autorité féminine.

Anne ROUHETTE

Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand II